

Jean-Louis Major. *Mailles à l'envers*. Contes. Montréal: Fides, 1999.

Ce recueil réunit onze contes mettant en scène des originaux et des détraqués, comme les appelait jadis Louis Fréchette. C'est qu'ils jurent, par leur présence, sur le paysage, ce qui n'empêche pas leur entourage de les bien accepter. Ce peut être un artiste qui ne complète aucune œuvre et qui ne se prête pas aux manigances des gens au pouvoir; ou un habitant qui tient tête au curé du village qui le traite tour à tour de théologien, de protestant ou d'athée parce qu'il se pose des questions sur les commandements de l'Église. Dans "Le manchot et la richette", une jeune fille riche tombe éperdument amoureuse d'un infirme, la coqueluche de toutes les femmes du village avant de mourir dans les bras de la richette, comme Roméo dans ceux de Juliette.

Malgré ce rapprochement que fait l'auteur, tout le livre semble écrit froidement comme un traité des passions qui les exclut pour les besoins de l'étude. Peu ou prou de passion, mais de belles images comme celle-ci qui me servira de mot de la fin: "... il habitait de l'autre côté de la rivière, là où elle replie le bras pour y laisser dormir le village" ("L'artiste", p. 10-11).

Pierre Karch
Université York

Micheline Cambron (sous la dir. de). *Le Journal Le Canadien. Littérature, espace public et utopie 1836-1845*. Essai. Montréal : Fides, col. "Nouvelles études québécoises", 1999.

Micheline Cambron, "professeur de littérature à l'Université de Montréal et directrice du Centre d'études québécoises de cette même université", a réuni dans *Le journal Le Canadien*, des textes de Frédéric Charbonneau, Jean Coutin, Isabellé Décarie, Louise Frappier, Rachel Lauthelier, Chantal Legault, Marie-Paule Rémillard et Christine Tellier.

Sa thèse est relativement simple : même s'il n'existe pas d'ouvrage proprement utopique au Canada français avant 1836, on ne peut nier le fait que, dès cette date, on voit bien que certains auteurs, dont ceux qui publient dans *le Canadien* connaissent directement ou indirectement *La meilleure forme de Gouvernement* de la communauté politique et la nouvelle île d'*Utopie* de Thomas More. Pour ceux qui n'auraient pas lu cet ouvrage, M. Cambron, dans l'introduction au présent essai, en fait une excellente présentation qui nous montre jusqu'à quel point la structure est liée étroitement aux idées. De là, elle passe aux *Paroles d'un croyant* de Lamennais, livre qui a largement circulé au Canada, à l'époque, et qui eut certainement une grande influence sur la pensée des auteurs d'ici. Tout ce développement nous conduit au *Canadien* qui, sous la direction d'Étienne Parent, défendait

autant l'idée de progrès que l'idéologie de conservation, position contradictoire, source d'harmonie

plutôt que de dissonance "dès lors qu'elle est enserrée dans un espace et un temps soigneusement refermés sur eux-mêmes. On pourrait donc soutenir que l'espace public que le Canadien configure reprend certains des aspects formels du récit utopique, même si l'utopie du journal ne trouve jamais à s'agréger en un récit autonome..." (63)

Les six chapitres qui suivent illustrent et développent avec méthode et sérieux ce qui a été avancé dans l'introduction. Chaque lecteur y trouvera son compte, qu'il s'intéresse aux mouvements littéraires, aux sciences, à l'histoire, aux questions sociales ou, bien sûr, aux utopies.

Pierre Karch
Université York

Daniel Gagnon. *Ozias Leduc. L'Ange de Correlieu.* Montréal, (Québec): XYZ éditeur. 1997. 170 pages.

Ce bel ouvrage est une biographie romancée du grand peintre québécois Ozias Leduc (1864-1955). L'auteur est romancier, nouvelliste et peintre; il a publié des études biographiques sur Jean-Paul Riopelle et le père Gerôme. Le sous-titre du livre, *l'Ange de Correlieu*, indique le but de l'auteur: raconter la vie et l'oeuvre de Leduc dans une optique idéaliste et poétique. On peut le constater de prime abord: ce récit envoûtant fait plonger le lecteur dans un monde à part, fait de rêves et de visions, où le peintre et son art prennent forme peu à peu de façon discrète et convaincante. Rappelons qu'Ozias Leduc, né à Saint-Hilaire, pas loin de Montréal, fils d'un pomiculteur-menuisier, fut élevé dans la foi catholique et l'amour de la terre; conservateur, traditionaliste, très croyant, il consacra sa longue vie à la peinture. Connus surtout pour ses nombreuses et magnifiques décorations d'églises - parmi lesquelles on doit mentionner l'église de Saint-Hilaire, la cathédrale de Saint-Hyacinthe, la chapelle de l'évêché de Sherbrooke, etc. — il peignit également des toiles de chevalet, des natures mortes, des portraits, des paysages à tendance symboliste. Certains critiques d'art l'ont nommé "le peintre des saisons de l'âme", et "un grand poète" (A. Laberge). Mené par la quête de la Beauté, Leduc puise son inspiration principale dans la Nature et particulièrement dans la montagne de Saint-Hilaire, qui domine son village natal. Au pied de cette montagne, pour laquelle il eut un vrai culte, il construisit son atelier qu'il nomma "Correlieu", ou "lieu de rencontre des amis". Là, le "sage" s'isola pour travailler mais souvent il y invita ses amis; là aussi il écrivit des poèmes romantiques. Son art, exquis mais énigmatique, provoqua des comparaisons avec celui de Georges de la Tour,